

les autres puissent prétendre à l'honneur de s'élever jusqu'à elles.

Quand on est petit, on trouve les grands injustes et on les jalouse; mais une fois devenu grand, on oublie les petits ou on les dédaigne: c'est le fond de la nature humaine.

Le bottier porte envie à l'avocat, celui-ci jalouse le député qui aspire à devenir juge. Cela se conçoit; mais ce qu'il y a de plus étonnant c'est la nuance que l'on cherche à mettre entre certaines positions qui, après tout, sont très-semblables et aussi honorables les unes que les autres.

Ainsi, le gantier dédaigne souverainement son voisin qui n'est que bottier; le carrossier prend des airs protecteurs vis-à-vis du simple charron, et le menuisier est forcé de céder le pas au meublier-ébéniste.

—Vous voyez souvent une telle? dites-vous à la femme, ou plutôt à l'épouse du plâtreur.

—Oh! très-peu; nous nous rencontrons rarement, son mari n'est que maçon.

Je ne fais pourtant pas là de la fantaisie: la chose existe réellement et durera aussi longtemps que le monde. On a bien crié et on crie encore contre l'aristocratie; mais si on désire l'abolir, c'est pour se mettre à sa place, soit d'un seul coup, comme dans les grandes révolutions, ou bien lentement et par degrés, en jouant des coude pour arriver.

Autrefois, il y avait l'aristocratie de la noblesse. Elle régnait par droit de naissance. Elle est en partie remplacée aujourd'hui par l'aristocratie de la richesse, laquelle s'est établie par droit de conquête. Un jour viendra peut-être où l'on verra arriver l'aristocratie de l'esprit. Mais ce jour est si loin qu'il n'y faut pas penser.

Au reste, ce ne serait probablement pas un grand bonheur, car les gens d'esprit sont toujours un peu brouillons et difficiles à conduire.

NAPOLÉON LEGENDRE.

LE CHANT DES OISEAUX

(Suite et fin)

LE ROSSIGNOL D'EUROPE

(Nightingale)

La tradition mythologique s'est trompée, pour avoir fait de Philomèle le type d'une princesse athénienne célèbre par sa beauté, à qui son beau-frère aurait infligé un outrage et puis coupé la langue pour l'empêcher de divulguer son crime. Ce signalement de princesse de sang royal, belle et muette, ne reproduit aucunement les traits du rossignol, qui n'est ni beau ni muet, et qui d'ailleurs serait parfaitement incapable d'égorger un neveu pour le faire manger à son père, comme le fit, dit l'histoire, la princesse outragée. D'où je crains fort que ceux qui ont cru, d'après la fable, que la romance du rossignol était une complainte sur les malheurs de Philomèle et sur la perversité de Terce, n'aient été dupes de leur crédulité. La romance ou plutôt le nocturne du rossignol n'est pas une complainte, mais bien une élégie amoureuse écrite pour une voix seule par un maître passionné. Et la passion brûlante qui respire en ce poème et empêche de dormir l'infortuné *inamorato*, est la double jalousie de l'art et de l'amour.

Le rossignol, en effet, ne chante pas seulement pour attendrir le cœur de sa maîtresse et charmer ses ennuis; il chante aussi pour qu'on l'admire et pour qu'on l'applaudisse; il chante sous le poids de sa supériorité, pour les tenir à distance du canton qu'il s'est adjugé. S'il n'attendait pas ce dernier but par la force de ses poumons, il a recours au combat ordinaire, au combat corps à corps; car il faut d'une manière ou de l'autre qu'on lui fasse place nette. S'il est vaincu dans cette nouvelle rencontre, il s'expatrie comme le Pinson et va bien loin cacher sa honte. Beaucoup meurent sur le terrain, du dépit, de la défaite et des blessures reçues. On ne comprend pas à première vue, qu'une épée aussi peu offensive qu'un bec de rossignol ou de rouge-gorge puisse donner la mort, mais le fait se produit si fréquemment qu'il n'est pas même contestable. L'habitude des duels à outrance se retrouve jusque chez les fauvettes proprement dites, qui ont l'esprit moins batailleur que les rossignols, et chez les moineaux qui ont le bec encore plus inoffensif que les fauvettes.

La quinzaine qui suit l'arrivée des rossignols parmi nous est l'époque habituelle de ces joutes terribles. Les mâles, dans ces espèces, précèdent les femelles d'une semaine ou deux, afin d'avoir terminé leurs querelles pour le jour où celles-ci arrivent, et pour être en mesure d'offrir un établissement convenable aux belles voyageuses en quête de maris. Ainsi procèdent les ortolans et quelques milliers d'autres. Cette précession des mâles, dont la cause était demeurée jusqu'ici un mystère pour la science, n'intriguera plus personne désormais.

L'avenir des rossignols dépendant du triomphe obtenu dans ces concours de musique vocale, on conçoit toute l'importance que les pères de famille et les enfants mâles de cette espèce attachent à l'étude du chant. Il n'y a peut-être pas un seul département de France où l'ardeur immodérée qu'apportent à cette étude les jeunes rossignols, ne fasse chaque année des victimes. Ainsi, dans nos collèges, des centaines de malheureux enfants s'abrutissent l'intelligence dans des travaux inrats pour acquérir le titre glorieux d'élève de l'École Polytechnique, et paient quelquefois de leur santé ou de leur vie cette noble ambition.

Il résulte de cette tension perpétuelle de l'esprit des rossignols vers le progrès et la perfection, que quelques-uns des mieux doués acquièrent des talents supérieurs qui leur assurent leur monopole des honneurs et des places. Heureux sont les fils de tels pères, car ceux-ci, naturellement jaloux de perpétuer l'illustration de leur nom et de faire souche de virtuoses, se font un plaisir et un devoir de pousser leurs héritiers dans la voie du succès, en les initiant à tous les secrets de la méthode et à toutes les rubriques du métier. De là l'illustration séculaire de telles ou telles familles, de tel ou tel canton, de la famille des rossignols de Romainville, par exemple, ou de celle des fauvettes à tête noire d'Auteuil.

Mais de même qu'il est pour les rossignols des contrées privilégiées où semble s'être réfugié l'atticisme du beau langage, il est des Bédouins par contre où fleurit le patois et dont les malheureux indigènes n'émettent pas une note qui ne devienne aussitôt le texte de mauvais quolibets. Les fauvettes du bel air sont peut-être plus impitoyables encore pour le purisme de la phrase que les jolies parleuses des salons de Paris.

Bechstein, naturaliste allemand, qui a fait sur l'histoire des fauvettes de profondes études, va jusqu'à affirmer que le chant nocturne est un privilège aristocratique, appartenant à certaines familles de rossignols, mais non à toutes, et se transmettant par le sang. Le chant d'un rossignol parfait renferme habituellement vingt-quatre strophes, sans compter les ornements et les fioritures dont l'artiste brode ses finales. On a calculé aussi que la portée de la voix du rossignol égalait celle de la voix de l'homme et s'étendait de plus d'un kilomètre.

L'ALOUETTE
(Skylark)

Toussenet, dans son langage pittoresque, à propos de l'alouette de France, jette un défi à tous les rossignols d'Allemagne, de Russie, aussi bien qu'aux Moqueurs des forêts d'Amérique, lisons: "L'alouette chante une heure d'affilée sans interrompre d'une demi-seconde, s'élevant verticalement dans les airs jusqu'à des hauteurs de mille mètres et courant des bordées dans les régions des nues pour gagner au plus haut, et sans qu'une seule de ses notes se perde dans ce trajet immense. Que tous les rossignols des forêts d'Allemagne, de Russie et de France, que tous les merles moqueurs des forêts d'Amérique essaient d'en faire autant!"

La gentille alouette avec son tirelire, Tirelire, relire et tirelire tire. Vers la voûte du ciel, puis son vol en ce lieu. Vire et semble nous dire: Adieu, adieu, adieu. Je ne connais pas d'exemple d'harmonie imitative plus heureux que celui que renferment ces vers, où le double caractère du chant de l'alouette et de ses évolutions aéronautiques se trouve si gentiment saisi.

L'alouette est une des gloires nationales de la France. Ce n'est pas l'analogie qui dit cela, mais un historien éloquent, un poète, un savant d'une érudition immense et chez qui le savoir n'a pas tué le sentiment. Ecoutez comme Michel-Lé, l'auteur de la meilleure histoire romaine qui existe, a noué indissolublement la gloire de l'alouette, à celle de Jules César et à celle de la France:

"Il (Jules César) engagea à tout prix les meilleurs guerriers gaulois dans ses légions; il en composa une légion toute entière dont les soldats portaient une alouette sur le casque et qu'on appelait pour cette raison l'*Alouette*. Sous cet emblème tout national de la vigilance nationale et de la gaieté, ces intrépides soldats passèrent les Alpes en chantant, et jusqu'à Pharsale, poursuivirent de leurs défis les taciturnes légions de Pompée. L'*Alouette gauloise*, conduite par Paigle romaine, prit Rome pour la seconde fois et s'associa aux triomphes de la guerre civile."

Ainsi, l'alouette de France s'est emparée deux fois de Rome, la maîtresse du monde!

Combien citeriez-vous d'oiseaux, voire même de nations illustres, qui possèdent dans leurs archives historiques beaucoup de pages comme celle-là?

Pour avoir conquis de si puissantes sympathies dans le cœur des guerriers et des poètes, il fallait que l'alouette possédât une bien

haute valeur personnelle. Elle la possède, en effet.

C'est la joie des sillons; c'est le premier oiseau qui annonce le printemps, et elle l'annonce par un hymne de fête bien autrement sentie que le ramage du rossignol, chantre des nuits obscures et de l'harmonie solitaire....

C'est l'humble alouette des champs qui chante le plus haut sous les cieux la gloire du soleil. Sa dominante passionnelle est l'amour de l'astre éclatant d'où rayonnent la lumière, la chaleur et la vie. Elle célèbre son retour dès la fin de janvier dans nos provinces du centre. Quand viennent les gelées blanches d'octobre et les matinées sombres ou l'astre paresseux fait attendre si longtemps son lever à la terre, l'alouette, qui s'ennuie de son immobilité sur le sol froid et humide et qui aspire à le quitter, s'élançait avec joie dans l'espace au devant du premier rayon qui émerge de la brume, et elle commence la série de ses évolutions gracieuses, de ses courses au clocher, de ses chutes et de ses ascensions rapides. Alors le moment est venu pour l'homme de dresser le miroir parfait; car aussitôt que le chatouillement de la glace mobile aura frappé sa vue, l'amoureux du soleil se précipitera soudain sur l'appareil, non pas pour s'y mirer coquettement, comme disent quelques poètes, mais bien pour y chercher l'image de son astre chéri. Quelquefois elle restera immobile dans l'air, au-dessus du miroir, les ailes déployées et les jambes pendantes, dans cette attitude de bonheur extatique particulière à la colombe, et qui l'a fait prendre dans la religion chrétienne pour l'emblème du Saint-Esprit.

C'est l'instant que l'apprenti tireur guette pour l'attraper. On comprend maintenant pourquoi, dans le langage raisonné de l'ornithologie passionnelle, la tribu des alouettes est dite la tribu des mireurs ou des amoureux du soleil. Une preuve que c'est bien l'image de l'astre roi et non la sienne propre que l'alouette contemple dans la glace, c'est que le même oiseau ne *mir* plus en Afrique ou l'absence du soleil est toujours de courte durée.

L'enthousiasme amoureux qui déborde au printemps du cœur de l'alouette lui apporte un tel surcroît de forces et active si paisamment le jeu de ses ailes, qu'elle n'a plus à se préoccuper, en cette saison, des menaces de l'oiseau de proie.....

L'alouette porte le manteau gris, la triste livrée du travail et du travail des champs, le plus noble, le plus utile — le moins rétribué et le plus ingrat de tous. La couleur de sa robe est celle de la terre; par les temps gris, il est à peu près impossible de la distinguer à dix pas. Dieu l'a revêtue de cette robe, comme le lièvre, pour la dérober à la vue de ses innombrables ennemis.....

L'alouette vit de peu comme le cultivateur et s'accommode de tout. Elle symbolise spécialement le serf attaché à la glèbe. Son ennemi le plus terrible s'appelle le hobereau.....

L'alouette, quand elle est poursuivie par l'oiseau de proie, cherche son refuge dans le ciel, comme tous les opprimés. L'émerillon fond d'abord sur elle avec la rapidité de l'éclair au moment où elle vient de se lever de la terre et l'enlève comme une plume, si elle n'est prévenue.

Mais si le *gard* à vous! de l'hirondelle ou de la bergeronnette arrive à ses oreilles et lui permet d'apercevoir l'ennemi, elle l'évite aisément par une rapide ascension verticale que celui-ci ne peut suivre, emporté dans la direction horizontale par la vigueur de l'élan qu'il s'est donné. Mais il se retourne aussitôt, reprend champ, calcule la hauteur que l'alouette, qui monte toujours, va atteindre et se lance de nouveau à fond de train. L'alouette esquive encore par une seconde pointe vers le zénith; mais comme cette ascension perpétuelle la fatigue, comme elle sait qu'il faudra toujours finir par regagner la terre, elle profite cette fois du moment où l'émerillon achève sa lancée, pour se ramasser, se faire lourde et piquer vers le sol une tête désespérée; et si elle a visé du haut de la nue un buisson, une touffe d'herbe, elle s'y blottit immobile, car c'est à peine si elle a distancé la mort d'une seconde, et son persécuteur affamé qui l'a suivie dans sa chute, plus rapide que la bécassine ou la balle de plomb, est déjà sur son dos qui inspecte avidement la place où elle vient de disparaître à ses yeux. Malheur alors à la pauvre échappée si le vent venait à soulever seulement une plume de ses ailes! J'ai vu dans de semblables passes l'alouette à bout d'efforts, se jeter aux pieds de l'homme pour implorer son aide, et il n'est pas de vieux chasseurs des plaines de Picardie, de Champagne, de Lorraine et d'ailleurs, à qui il ne soit arrivé, cinquante fois comme à moi, d'avoir à punir l'imprudence d'un hobereau ou d'un émerillon, qui, dans sa préoccupation sanguinaire, avait oublié sa présence. Je conserve à mon avoir et comme souvenir des bonnes actions dont il me sera tenu compte un jour, tous les services de même nature que j'ai été assez heureux de pouvoir rendre à une foule d'oiseaux méritants."

LE MOQUEUR DE VIRGINIE

(American mocking bird)

L'illustre Audubon trace, avec sa plume d'or, la carrière du prince de l'harmonie des forêts d'Amérique, le moqueur de Virginie:

"Le cri habituel de cet oiseau a une expression triste; mais, dans la saison des œufs, le chant du mâle est d'une mélodie ravissante: L'europpéen, qui entend cette voix vigoureuse et passionnée à travers le feuillage du magnolia de la Louisiane, la compare avec l'hymne nocturne du rossignol, et ressent, dit Audubon, un secret mépris pour ce qu'il admirait autrefois. Le magnolia et les ampelopsis s'enlacent autour des gros arbres, les dépassent, les couronnent, et retombent en festons; des fleurs balsamiques, des grappes mûrissantes, des corymbes empourprés, une atmosphère tiède et lumineuse envirent tous vos sens à la fois. Levez les yeux: sur une branche de magnolia la femelle repose; le mâle, aussi léger que le papillon, décrit autour d'elle des cercles rapides, remonte, descend, remonte encore, ses belles plumes un peu développées, saluant de la tête sa douce compagne, et, toutes les fois que son vol s'élançait vers le ciel, recommençant son chant de joie, le plus brillant de tous les chants. Il ne débute pas, comme le rossignol par de longs et mélancoliques soupirs: il attaque franchement son thème musical, qu'il module ensuite, qu'il gradue, qu'il varie avec un art incroyable, ayant soin de faire entrer dans la composition de son œuvre l'imitation des plus doux bruits dont la nature lui a fourni le modèle, le murmure des feuilles, le roulement lointain de la cataracte, le gazouillement du ruisseau voisin. Ce chant accompagne son vol, mais ce n'est qu'un prélude encore. Lorsqu'il vient se poser sur le rameau qui soutient sa compagne, ses notes deviennent moins brillantes, plus molles, plus exquises. Puis il repart, s'abaisse, remonte; parcourt de l'œil tous les environs, pour s'assurer que nul ennemi ne menace son repos; il bat des ailes, et semble, par ses mouvements cadencés, exécuter dans les airs une danse folâtre; puis, il revient se placer près de sa compagne, et, pour finir de ce grand concerto, lui donne la production la plus exacte de toutes les mélodies, de tous les cris, de tous les sifflements, de tous les accents qui appartiennent aux autres oiseaux, et même aux quadrupèdes: c'est l'abolement du chien, le beuglement du bison, le miaulement du chat-bercier: c'est le chant de la linotte et de la perdrix, le glissement du renard et le caquet de la poule: c'est la voix stridente du hibou, voix si fidèlement imitée, quelle jette la terreur parmi les petits oiseaux du voisinage, et les met en fuite au milieu du jour, comme si leur ennemi nocturne les poursuivait à la clarté du soleil. Enfin, une note particulière de la femelle se fait entendre, c'est un son triste, étouffé, qui impose silence au moqueur; aussitôt celui-ci cesse son chant, et le couple s'occupe à chercher un lieu favorable pour l'établissement de son nid. Ce nid est toujours placé à la proximité de quelque maison habitée; le polyglotte construit le petit édifice à la jonction de deux rameaux: cinq œufs y sont déposés; leur forme est ovale, ramassée, leur couleur est d'un vert léger tacheté de brun."

J. M. LAMOISE.

Sillery, juillet 1875.

La Boutique d'autrefois et le Magasin d'aujourd'hui

Ce qui frappe au premier aspect lorsque l'on compare les deux époques, c'est la petitesse de la boutique du siècle dernier comparée aux immenses magasins d'aujourd'hui. Dans notre civilisation actuelle, tout semble tendre à s'agrandir en se généralisant. Au dix-huitième siècle, chaque classe avait encore ses habitudes, ses quartiers, ses habits, ses marchands; la société était, comme les anciens coches, composée de petits compartiments. De nos jours, la plupart des cloisons ont été défoncées du coude et le coche est devenu l'immense wagon où les places sont distinctes sans être séparées. Le marchand, n'ayant plus sa clientèle exclusive de certains gens, a élargi ses comptoirs pour y recevoir tout le monde: c'est la conséquence forcée de la marche générale du monde.

Les avantages sont visibles pour le plus grand nombre: c'est une sorte d'association des acheteurs, qui, en multipliant les bénéfices du vendeur, lui permet d'abaisser ses prix, d'économiser sur certains frais, d'opérer avec un plus fort capital, et, par suite, plus avantageusement pour les autres et pour lui-même. Là est le beau côté de la médaille, mais elle a nécessairement son revers.

Au dix-huitième siècle, l'exiguïté de chacun de ces commerces de détail le rendait accessible à plus de gens; ce n'était point une spéculation destinée à enrichir,